

# Baccalauréat **Technologique**

Session 2021

Épreuve : **Philosophie**

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 8

PROPOSITION DE CORRIGÉ

## Sujet 1 : Est-il toujours injuste de désobéir aux lois ?

En préliminaire il nous faut définir le concept de Loi.

Du latin *lex*, « loi », c'est la « règle ». En philosophie, ce terme a deux usages majeurs : -pratique, où elle équivaut à la notion de règle,

-et scientifique, où elle relève de la nécessité.

En droit, la loi émane du pouvoir politique, et plus particulièrement, en démocratie après le pouvoir absolu, du pouvoir législatif où elle est débattue à l'assemblée. Elle prescrit ou interdit au nom du bien commun. Idéalement, la légalité se fonde sur la « loi naturelle », c'est-à-dire sur ce qui est légitime, rationnellement juste. Mais Montesquieu montre que l'esprit des lois dépend davantage des coutumes, du climat... En morale, la loi, d'abord perçue comme d'origine divine (ce dont témoigne le Décalogue, ensemble de dix préceptes donnés par Dieu à Moïse), s'apparente à un impératif que notre conscience nous demande de respecter. Produit de la raison pour Kant, de la nature pour Kant elle est une perversion de l'éducation pour Nietzsche. En science, la loi désigne un rapport invariable entre deux ou plusieurs phénomènes. Elle s'applique aussi bien à la matière (physique et chimie), qu'à la vie (biologie) ou à l'homme (sciences humaines), y compris dans ses créations désintéressées (l'esthétique a aussi ses normes) mais la question, ici, ne va pas jusque là. La loi sociale est pour l'homme l'une des conditions de sa survie et de son bien-être.

Mais les lois sont différentes, contestées, le simple fait de les voter nous montre une nature intrinsèque de discussion. Alors il est utile de réfléchir à la légitimité de refuser la légalité ! Ce qui induit une conception d'injustice mais cette dernière est-elle subjective ou vraiment contre le bon sens ? L'Histoire est riche de moments où la désobéissance a modifié notre société et bien-être (révoltes sociales, mouvements féministes, etc.) Dans ces cas sur quelles philosophies se baser ? Se justifier de l'injustice ? Il y va de l'éducation ; obéir ou savoir désobéir ?

### I. Les lois définissent ce qui est juste et ce qui ne l'est pas

Les lois sont en effet un ensemble de règles établies conventionnellement, législativement par les hommes et pour les hommes. Elles ont pour fin de faciliter et d'organiser leur vie en société, en donnant à chacun les mêmes droits et devoirs pour garantir à tous le bien-être, l'ordre et l'équité. Les hommes, ne pouvant se passer les uns des autres, ont donc besoin de règles pour vivre en société afin que la « loi du plus fort » n'y règne pas. C'est « l'insociable sociabilité des hommes » dont parlait Emmanuel Kant. La loi rassure, repère, elle s'appuie sur **l'expérience** et les abus passés comme sur des **principes fondamentaux théoriques** tels que la circulation, l'expression, le logement incontestable.

Les lois sont alors des conventions considérées comme justes. Et plus encore, elles définissent le juste afin de préserver les hommes de leur égoïsme spontané. Il semble donc difficile d'admettre que des lois injustes puissent exister, puisque par définition le juste est ce qui est conforme à la loi. De plus même injuste, pourrait-on aller jusqu'à dire que les lois donnent un cadre.

C'est ce qu'admet le positivisme juridique, qui justifie inconditionnellement le droit

positif incarné par un État, qui établit ses propres conventions. Ainsi, à l'inverse du droit idéal qui varie selon les sensibilités de l'époque ou de la société, le droit positif ne spéculé pas sur une idée. C'est un acte humain d'institution, une construction artificielle qui est relative à chaque État, chaque époque...

La justice est donc le respect des lois. On donne raison à Stuart Mill qui disait que « l'on ne peut douter que l'élément primitif dans la formation de la notion de justice n'ait été la conformité aux lois ». Celui-ci donne donc toute son importance aux institutions législatives qui garantissent aux hommes leur liberté. Comme le pensait Rousseau, les droits et les devoirs des hommes sont définis par les lois et ceux-ci ne sont alors, grâce à elle, pas à la merci d'un juge ou d'un tyran qui agirait selon son bon vouloir. Si la loi est donc juste par définition, il ne semble pas légitime de lui désobéir, ce serait même une faute jugée et punie par les institutions.

Cependant, ne pouvons-nous pas admettre que certaines lois nous paraissent parfois illégitimes ? Tout comme Antigone, comme dans le Révolté de Camus ou comme les opposants aux dictatures ou simplement comme les défenseur(e)s de la liberté de la femme, ne pouvons-nous pas désobéir au nom d'un droit idéal commun à tous les hommes, d'une loi naturelle ? Aristote définissait une loi commune, une loi naturelle qui fait connaître ce qui est juste en soi. Cette loi naturelle nous permet de prendre du recul et de contester le droit positif lorsqu'il nous paraît injuste. Sans elle, on ne pourrait critiquer les lois qui autorisent ce que cette loi naturelle nous interdit. Doit-on alors distinguer les lois de la justice ?

## **II. Certaines lois peuvent cependant parfois nous paraître illégitimes**

On peut donc désormais concevoir qu'il existe des lois injustes. Selon Rousseau « le peuple soumis aux lois doit en être l'auteur ». il établit ainsi des lois conformes à la volonté générale, c'est-à-dire à ce qu'il y a de commun en la volonté particulière de chacun. Les lois ne peuvent donc pas être illégitimes. Mais qu'en est-il lorsque les lois sont établies par un régime despotique qui les fixe selon son propre intérêt ? Les hommes doivent donc obéir à des lois qui leur apparaissent illégitimes puisqu'elles ne servent plus l'intérêt général mais celui d'un tyran. Dire alors que la loi est inconditionnellement juste serait faux. La loi naturelle permet donc au peuple de se soulever lorsque le droit positif lui semble injuste, négative, restrictive donc car elle lui donne la possibilité de comparaison avec un droit idéal qui respecterait la volonté générale. C'est ce qui s'est produit lors de la Révolution française en 1789. les hommes se sont soulevés contre un pouvoir abusif qui établissait des lois illégitimes servant uniquement son propre intérêt. C'est de cet événement qu'est né le principe selon lequel tous les hommes naissent égaux en droit.

Sur un plan plus individuel Kant parle de « l'impératif catégorique » qui vient de notre conscience, notre nature, voire une puissance surnaturelle. Celle ci peut alors se trouver en contradiction ou opposition avec la loi édictée. Cela va dans la politique mais aussi dans la sphère familiale, communautaire diverse ou des lois existent bien que tacites car culturelles mais trop traditionnalistes.

Mais un régime peut aller plus loin, en nous encourageant voire en nous contraignant par des lois, à aller à l'encontre de nos principes moraux. Les lois de Nuremberg sont un très bon exemple de lois illégitimes. En y désobéissant et en protégeant des juifs, la Résistance n'a-t-elle pas agi de façon juste et raisonnable ?

Il apparaît donc désormais que désobéir aux lois peut parfois être plus raisonnable, si cela est justifié par une loi dite naturelle, morale, plus élevée que le droit positif. Loi et justice sont donc deux concepts bien distincts. On peut même aller plus loin en disant que si l'on ne désobéit pas aux lois qui nous paraissent injustes, nous perdons notre liberté en tant qu'homme, nous sommes déshumanisés. Nous obéissons à des lois qui ne respectent plus la volonté générale mais la volonté d'un despote ou d'un régime tyrannique. Nous sommes alors réduits à l'état de servitude, or rien ne justifie ni ne vaut un tel sacrifice. Pas même la sécurité et l'ordre comme le préconisait Hobbes dans le Léviathan. Si j'obéis sans limites, de manière inconditionnelle, alors je n'ai plus ni droits, ni devoirs. Je suis donc détruit en tant qu'être moral et je deviens une machine.

Mais si au contraire, je choisis la révolte et que je désobéis, je peux m'affirmer en tant qu'être moral et raisonnable, si les lois que l'on me prescrit apparaissent illégitimes. On peut alors dire qu'il faut parfois désobéir aux lois pour être juste. Cependant, un problème se pose : comment définir les circonstances dans lesquelles il est raisonnable de désobéir aux lois ?

### **III. Dans quelles limites peut-on alors désobéir aux lois ?**

En effet, il serait tentant de tomber dans l'excès et de tenir pour illégitime toute loi qui ne sert pas notre propre intérêt ou désir narcissique. L'on transgresserait alors les lois en permanence. On peut donc se poser la question de savoir ce qui est raisonnable ou non. Si un homme tu l'un de mes proches, je peux considérer raisonnable le fait de vouloir venger cet être cher au nom de l'équité. Ce que ce meurtrier a fait est illégal. Mais la loi m'empêche de me venger, or je trouve cela injuste. Est-il alors raisonnable de désobéir aux lois pour satisfaire son propre intérêt ? La limite à la désobéissance civile se trouve aussi dans le fait de 'vivre-ensemble », on a pu constater les rébellions dangereuses lors de l'épidémie ! La réponse est non, pas selon la maxime de Kant qui veut que l'on agisse toujours de façon à ce que notre acte puisse être élevé en une loi universelle. Cela suppose donc une auto législation de la conscience morale. Certes l'auteur du crime a enfreint la loi, mais si je veux agir de façon juste et raisonnable, je n'ai pas le droit d'en faire autant. Si tout le monde enfreignait les lois pour se venger, cela reviendrait à l'abolition pure et simple des lois puisque plus personne ne les respecterait. Il n'y aurait alors plus d'ordre et chacun serait à la merci du plus fort et du plus rusé que lui.

On juge raisonnable de désobéir aux lois lorsque celles-ci vont à l'encontre de l'intérêt de tous. Il s'agit donc de bien distinguer l'intérêt particulier de l'intérêt commun, afin d'agir pour le bien de tous, et non pas pour son propre bien qui s'accorde rarement avec celui des autres. On peut donc parfois désobéir aux lois tout en étant raisonnable, et il relève parfois même de notre devoir d'homme d'agir ainsi, mais le raisonnable ne doit pas servir de prétexte à tous les excès. « La liberté de l'un s'arrête là où commence celle de l'autre » est devenu un postulat qui permet de vivre en société.

### **Conclusion**

Même si, en théorie, les lois sont censées être justes, nous avons vu que ce n'est pas toujours le cas dans la pratique et dans les faits. Il peut donc être raisonnable de

désobéir aux lois/ et cela peut même être un moyen pour s'affirmer en tant que conscience morale et homme libre. Désobéir aux lois qui nous paraissent injustes peut donc se révéler plus sage que de les respecter, auquel cas notre passivité serait équivalente à l'approbation de ces lois. Mais cependant, il faut bien veiller à agir uniquement pour l'intérêt commun, car si l'on commençait à satisfaire notre intérêt particulier au nom de la justice, l'on basculerait dans l'anarchie et le chaos. Encore aujourd'hui, certaines lois votées par l'État nous paraissent illégitimes. D'où la loi qui permet de contester pacifiquement. Cependant, on ne pourrait vivre en société sans droit positif accompagné d'une institution législative jugeant conformément aux lois. Vivre dans une société où le droit idéal serait le même pour tous les hommes est utopique car les opinions de chacun sont trop divergentes ? Il faut donc s'atteler à appliquer un droit positif le plus conforme possible au droit idéal, afin de minimiser le risque d'injustices.

Alors l'Education, la liberté d'expression prennent toutes leurs sens et leurs questionnements... ce qui s'appelle civilisation.

## Sujet 2 : Savoir, est-ce ne rien croire ?

### Introduction :

**Croire quelque chose, c'est tenir cette chose pour véritable.** *Croire* quelqu'un, c'est attacher une valeur de vérité, ajouter foi à ce que dit une personne, cela induit la confiance ; c'est estimer vraies ses .Il faut distinguer entre :

-croire de manière absolue, c'est-à-dire accepter des vérités certaines comme vérités par adhésion de l'esprit ou par acte de volonté  
-et croire au sens, affaibli, d'avoir une opinion.

*Savoir*, c'est appréhender par l'esprit, avoir la connaissance complète ou pouvoir affirmer l'existence de quelque chose. Aristote classa le savoir ou la connaissance (résultat) en mathématique avec ses axiomes, physique, biologie, etc. et la métaphysique ancêtre de la psychologie. Kant confirmera mais rajoutera le savoir *à priori*, le débat entre inné et acquis.

**Ce philosophe plutôt proche de l'empirisme dans son rationalisme admettra que des connaissances nous sont pré-existentielles. La contradiction se pose comme la limite morale aussi de nos appuis et repères.**

En philosophie, croire a aussi le sens d'avoir une opinion. La croyance naturelle (qui se distingue de la croyance « surnaturelle », la foi) est un état qui se situe entre le doute et la certitude. C'est un assentiment, une reconnaissance comme vraie de quelque chose qui n'est que probable (Locke). Cela peut aussi être le résultat d'une habitude, d'une série d'expériences qui nous conduisent à *attendre* ce qui aura lieu dans des conditions similaires (Hume). Savoir suppose au contraire d'avoir la certitude que ce qui est reconnu comme vrai l'est nécessairement, objectivement. Autrement dit, savoir suppose un acte cognitif, une saisie conceptuelle. Cet acte inscrit la chose sue dans le cadre d'un système de connaissance rationnel. Platon distingue quant à lui trois degrés de la connaissance. Le premier degré est

*l'imagination*. Le second est la *croyance*, identifiée à l'opinion, qui porte sur les choses sensibles et ne procède pas par raisonnement. Le troisième degré est la *science* qui a pour objet les vérités éternelles. **L'intérêt se révèle alors de comprendre ce que notre esprit doit accepter ou non.**

### **I – La connaissance, fondement de la croyance...**

La question ainsi posée par le sujet semble réaliser cette possibilité de croire et de savoir à la fois. Il convient donc de raisonner sur les rapports entre croyance et savoir. Grammaticalement, « je crois que » signifie le contraire de « je sais que » ; il est possible, face au sujet, de traiter, sur un plan historique, de la conciliation ou de la concurrence du savoir et du croire. Et c'est dans le croire comme « tenir pour vrai » que l'on peut chercher une réponse. Croire vise un savoir même si croire, c'est croire qu'on sait quand on ne sait pas. Il faut réfléchir au croire pour interroger le lien au savoir qu'il permet. Pour les esprits des Lumières, il est par exemple convenu de penser que la croyance religieuse serait un obstacle à la vraie connaissance et qu'il conviendrait, par la science, d'éliminer la « superstition ». Autre question, posée par exemple à propos de Pascal : si Dieu est au-delà du savoir et de la raison, la foi est-elle alors un savoir ? Et n'est-ce pas du **doute** que provient l'appétit de savoir ? Autant de modalités où croire et savoir se rencontrent et qu'il convient d'examiner, ce que nous avons choisi de faire ici selon la question théologique classique de la foi et de la raison.

Le christianisme semble opposer la foi à la simple raison philosophique de l'Antiquité. Saint-Paul déclare se livrer à une prédication déraisonnable. La Croix ne se démontre pas, c'est une « absurdité » sans connotation négative. Même si la foi et la raison entrent, car il faut croire pour comprendre et comprendre pour croire, Saint-Augustin juge la croyance supérieure à la connaissance. Le dépouillement de l'orgueil humain serait la meilleure garantie du salut ; mais face à cette perspective théologique, s'affirme une autre lecture du christianisme comme humanisme et sagesse ; dans la *Somme théologique*, Saint Thomas d'Aquin estime que la croyance et la connaissance viennent toutes deux de Dieu et donc elles ne sauraient réellement s'opposer. La foi est une adhésion de l'intelligence et non pas un élan aveugle du sentiment. La volonté, enrichie de la Grâce peut nous faire adhérer aux vérités divines. Nous avons des raisons de croire. Nous pouvons démontrer l'existence de Dieu et celle des miracles du Christ, réalisation effective des prophéties, fait historique de l'Eglise comme institution pérenne. Du point de vue catholique traditionnel, la foi a ses raisons que la raison humaine ne connaît plus. Il hésite entre croire sans savoir et savoir sans croire, entre un illuminisme subjectif et un rationalisme naturaliste où la connaissance serait « libérée » des « préjugés » théologiques sans vérité supérieure à la contingence ou à la seule nécessité scientifique.

À la question du sujet, la modernité va peu à peu répondre par la négative. Le fidéisme de Montaigne et la théologie de Pascal disjoignent la croyance et la connaissance. Dans l'Apologie *de Raimond Sebond*, Montaigne glisse à une critique de la théologie naturelle. Il pense l'homme incapable d'atteindre des vérités métaphysiques. La croyance est un au-delà de la connaissance. Agnostique ou catholique par convention, Montaigne affirme ne pas pouvoir prouver que Dieu existe, mais il ne peut pas prouver non plus qu'il n'existe pas. Il s'en tient à la croyance



établie. Et pour Pascal, l'ordre de la croyance est infiniment supérieur à celui de l'esprit, à celui des savants et des intellectuels. L'homme est corrompu par les «puissances trompeuses » ; il doit rester simple et humble. Dans cette perspective, la «naïveté» et la «foi du charbonnier » sont préférables à la connaissance dont on aperçoit peu à peu les limites et la vanité, au fur et à mesure qu'elle progresse.

## II – Le savoir peut ruiner cette même croyance avec la religion du savoir

**Ce sont les Lumières qui retournent la connaissance contre la croyance pour montrer la faiblesse de cette dernière.** Les intellectuels du début du XIIIe siècle comme Pierre Bayle et Fontenelle diffusent l'esprit d'examen à dimension critique, discréditent la croyance au surnaturel. La croyance serait alors issue d'un déficit de connaissance, comme l'envisage Diderot dans l'Encyclopédie : *Il faut tout examiner, tout remuer sans exception et sans ménagement. Il faut fouler aux pieds toutes ces vieilles puérités, renverser les barrières que la raison n'aura point posées.* » Il faut détacher l'opinion de la « superstition », mot qui ne comporte pas de connotation péjorative originelle, désignant simplement ce qui se tient au-dessus.

La formation et le progrès de l'esprit humain, la constitution d'une opinion publique éclairée impliquent la mise en cause de la croyance. Condorcet plaide pour l'instruction, à la fois la diffusion des connaissances et celle de l'esprit critique, mais il reste modéré et tolérant, à la différence des scientifiques du même siècle qui caricaturent la croyance en crédulité, qui opposent croire et savoir, alors que la croyance ne saurait être réduite au fait de combler, de pallier le déficit de savoir. Ne pas croire n'est pas d'autre part nécessairement rationnel. Il existe des athées crédules et conformistes, tout comme des croyants prudents. On peut être ignorant sans être crédule, comme on peut être naïf sans être ignorant, comme le montre la critique de la bêtise scientifique dans *Madame Bovary* de Flaubert.

La critique de la croyance comme faiblesse d'esprit est faible puisqu'elle la réduit à un déficit de savoir, un « état d'enfance » de l'humanité, un «état théologique » selon la classification d'Auguste Comte. Le savoir triomphant pourrait libérer l'humanité. Or, il existe une permanence, à tout moment de l'humanité, du désir de savoir et de celui de croire. **L'Antiquité avait posé les fondements du savoir scientifique et la modernité ne cesse de croire en un imaginaire alimenté par tous les mythes véhiculés par la culture de masse.** Et le savant n'a pas supplanté définitivement le sorcier; tous deux expriment deux modes différents de relation à la nature.

Rejeter tout ce qui n'est pas rationnel et discursif dans le champ jugé inférieur et méprisable de la croyance, poser la croyance comme limite de la raison, croire que la science vient « succéder » à la croyance : toutes ces démarches sont bien simplistes. Il existe une unité du croire et du savoir; le savoir peine à nier le croire, car lui-même devient une nouvelle croyance...

En effet, la faiblesse de la critique de la croyance apparaît avec le caractère religieux des projets du scientisme, du positivisme et du saint-simonisme. Il est très difficile de critiquer une religion sans en créer une nouvelle. Auguste Comte voulait créer une nouvelle Eglise, l'Eglise romaine étant, à ses yeux, discréditée. Le messianisme, le culte de la science et du Progrès sont alors au contraire célébrés par le savant et l'ingénieur seuls capables de réconcilier le savoir et le croire.

### III – Comment alors à la fois croire et savoir ?

A-t-on vraiment besoin de croire si l'on sait déjà? Croire serait peut-être une démarche superflue qui n'ajouterait rien au savoir. Mais, d'autre part, le savoir n'est jamais étranger à la croyance. C'est une conviction qui fonde bien tout savoir. Pour Nietzsche, la croyance en la valeur de la vérité confère à la science sa force, son éthique et sa prétention. L'hypothèse expérimentale est elle-même créditée d'un préjugé favorable. L'exigence de vérité exprime bien un besoin de croyance. La croyance est souvent une illusion nécessaire, et ce furent Michel Foucault comme Lévi-Strauss qui portèrent justement le soupçon sur les concepts et les croyances de la philosophie humaniste occidentale du sujet, tout idéaliste et universaliste.

Il est donc difficile de développer une critique radicale de la croyance. Marx l'a bien tenté, mais a manifestement fait, ainsi, un retour du religieux. Le prolétariat peuple élu annonçait, avec sa victoire et l'essor du travail et de la technique le bonheur, le salut de l'humanité. Si la raison l'emporte sur le divin, nous restons toujours dans une lecture religieuse de l'Histoire. Allant plus loin dans la critique, avec Nietzsche, nous pourrions montrer aussi que le savoir scientifique n'est qu'une croyance. Ce qui est monstrueux, c'est l'homme glorifiant le seul savoir absolu. Dans *Le Gai Savoir*, Nietzsche a dénoncé l'esclavage des croyances; notre seule erreur c'est la vérité, et ce que nous appelons « vérité », ce sont les croyances dont nous avons besoin depuis Platon, les idées à caractère universel et éternel qui nous dispensent d'affronter le réel contingent. Michel Foucault est allé dans le même sens nietzschéen. Et, avec Karl Popper comme avec Ludwig Wittgenstein, nous pouvons mettre l'accent sur les limites de la vérité logique et scientifique. Le savoir n'est bien qu'une croyance.

### CONCLUSION :

Il est difficile de démêler le savoir et le croire. Ceci pour le meilleur, avec l'homme comme être de raison, de foi et de passion mais aussi pour le pire, lorsque l'illusion de vérité liée à la « parole des enfants », la confusion entre le croire et le savoir envoie des innocents en prison. On peut croire que l'on sait et l'on peut savoir que l'on croit; on peut croire pour savoir et on peut savoir pour mieux croire. Les deux ne se réduisent pas: savoir croire c'est rendre la croyance consciente et croire savoir c'est envisager un savoir fragile. La croyance, dans ces diverses modalités : croire en, croire à, croire que, fait apparaître un souci de savoir comme le montre la distinction aristotélicienne du probable et du certain ou la phimmesscienne disent les empiristes. Tout n'est-il pas dans la pluralité de l'esprit humain ? Sartre disait que nous étions fait de tous les hommes



### **Sujet 3 : La technique nous libère-t-elle de la nature ?**

Quelle est la finalité de la technique ? La réponse la plus évidente consiste à dire qu'elle sert à satisfaire nos besoins. L'être humain travaille pour survivre et il doit le faire au moyen des instruments qu'il se crée. Cependant, il apparaît que les moyens techniques ont également des répercussions sur les relations humaines et intervient également dans notre vie privée. La technique n'est-elle qu'un moyen d'aménager la nature au mieux de nos besoins ? L'essor des technologies a-t-il des objectifs moins avouables ?

Si la technique sert " l'être naturel" cher à Rousseau, Emerson, quelles relations complémentaires ou quelles oppositions entraînent-elles ?

Evidemment, à l'heure de la technicité culturelle, civilisatrice, des réseaux sociaux, du télétravail il n'est point négligeable de faire un retour sur nous et nos inter-influences pour connaître la part de constructivité ou évolution et de destructivité

#### **I - La relation de l'homme à la nature**

##### **A. Le mythe de Prométhée**

Les Grecs ont placé la technique sous le signe de Prométhée. Un récit célèbre raconte comment l'humanité était vouée à mourir faute d'avoir les moyens nécessaires pour assurer la satisfaction de ses besoins matériels. Dans ce contexte de détresse, Prométhée vola aux dieux l'étincelle du feu et la manière de le refaire pour le donner aux hommes. La pièce d'Eschyle, *Prométhée enchaîné*, présente ce geste comme un bienfait et loue le « père de tous les arts ». La technique est un fait culturel. Les animaux sont naturellement équipés pour répondre à leurs besoins tandis que l'être humain doit fabriquer les instruments au moyen desquels il travaille et aménage la nature pour pouvoir y vivre. La nature est une puissance indifférente qu'il faut savoir maîtriser conformément à nos fins. Mais précisons le sens du mot « technique ».

##### **B. Le pouvoir de la ruse**

Le terme « technique » vient du grec *technè*, qui renvoie à l'adjectif *tuktos*, signifiant « bien assemblé », étonnamment "art". La technique est donc une activité productrice et transformatrice. L'homme agit sur son environnement. Il « entre » dans la nature ; il coupe les arbres, laboure la terre, interpose des outils entre son corps et ce qu'il veut maîtriser. Les Grecs ont analysé cet aspect en assimilant la technique à une ruse. L'homme ne dispose pas des mêmes défenses que l'animal : sa peau n'est pas épaisse, il n'a pas de griffes ou de dents qui seraient comme des armes, il ne peut voler ou traverser les mers. Mais son habileté à fabriquer lui permet de renverser en sa faveur un rapport qui semblait le dominer. L'outil est le moyen que l'intelligence technicienne se donne pour vaincre. Elle s'empare du matériau naturel et en fait des armes qui lui permettront de tuer des animaux ou des machines afin de creuser des galeries, de bâtir des ponts, de franchir aisément de grandes distances. La technique s'inscrit alors dans un cadre agonistique. Il s'agit de vaincre des obstacles, de l'emporter dans un combat. Il est donc légitime de la penser en termes de pouvoir et de désir de maîtrise.

Le lien entre la technique et l'idée de domination est avéré. Il faut que nous approfondissions la question des fins.

## **II - Une finalité humaniste**

### **A. De la technique à la technologie**

L'idée de ruse nous conduit à celle d'habileté. Celle-ci est acquise par des exercices. La compétence est le fruit d'une habitude. Comme le dit le proverbe, c'est en forgeant qu'on devient forgeron. De telles réalisations exigent un sens aigu de l'observation dans le choix des matériaux, assortie de la capacité à les assembler correctement afin de produire des objets utilisables. L'importance de l'observation déborde le cadre des techniques de base.

Dans son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Claude Bernard écrit que le savant est devenu le « contremaître de la création ». L'expérimentateur a une attitude directive. Il formule des hypothèses puis il expérimente d'après des protocoles précis afin de « forcer la nature à répondre à ses questions », comme l'écrit Kant. Cette tendance s'est accentuée puisque le laboratoire est désormais le lieu de la recherche scientifique. Ainsi se noue l'alliance des sciences et des techniques ou plutôt des technologies car ces instruments sont eux-mêmes liés aux progrès de la recherche scientifique. Dans le cas de la médecine, il s'agit de connaître et d'intervenir pour guérir ou prévenir les maladies.

### **B. « Comme maîtres et possesseurs de la nature »**

L'exemple de Claude Bernard nous conforte dans l'idée que la maîtrise de la nature est bien le but de la technique et que la fin visée est morale. Déjà Descartes, dans le *Discours de la méthode*, souhaite la création d'une philosophie pratique permettant d'utiliser les forces naturelles au moyen de machines afin d'améliorer la vie humaine. L'ingénieur étudie la force des éléments et apprend à commander à la nature en lui obéissant, car la connaissance des contraintes du milieu permet une action ajustée et efficace. La soumission à la nature n'est que le moyen de la dominer et la construction de machines soulage le travail humain. Ainsi Descartes fait-il l'éloge des artifices « qui feraient qu'on jouirait sans aucune peine des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent ». La santé, « premier bien et fondement de tous les autres biens de cette vie », y gagnerait aussi beaucoup. La technique nous rend maîtres de la nature afin de satisfaire nos besoins et d'améliorer la qualité de notre vie. Cependant, n'y aurait-il pas une autre visée qui compléterait les deux notions, la technique est née d'un être naturel !

## **III. Une domination élargie**

### **A. La recherche du profit**

Le mythe de Prométhée place la technique sous le signe de la ruse et de la lutte pour le pouvoir. Or il apparaît que la technique est aussi un agent de domination de l'homme sur l'homme. Dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Rousseau fait le tableau d'une nature dévastée et de populations

asservies par la mécanisation progressive des tâches. Les deux vont de pair, comme l'a montré le développement de la production industrielle. Dans ce cas, la finalité de la technique n'est pas la satisfaction des besoins mais la recherche du profit dans une société dominée par les intérêts particuliers. Produire à moindre coût et traiter les producteurs comme une variable d'ajustement est le défaut d'une organisation du travail régie par les exigences de rentabilité du capital.

## **B. La critique d'une vision du monde**

Dans *La Question de la technique*, Heidegger radicalise cette idée. La technique moderne ou technologie n'est, à ses yeux, que l'expression d'une volonté générale de domination qui a perdu le sens de la mesure. Les hommes veulent pour vouloir, pour se prouver que tout est possible. Les centrales emmurent les fleuves et le sol est éventré pour nous fournir du charbon. La réduction générale de tout ce qui existe au rang d'un matériau exploitable conduit fatalement à ce que les hommes se traitent eux-mêmes comme des matériaux. Heidegger voit dans cette dévastation la marque du nihilisme. L'humanité a perdu le sens de son être en faisant de la nature un objet qu'elle s'imagine pouvoir traiter selon son désir. Nous allons vers le néant dans une course toujours plus folle. À cet élan prométhéen, Heidegger oppose une sagesse faite de mesure qui prête attention à ce que la nature nous montre en faisant éclore tout ce qui est selon son rythme propre. D'une autre façon, Habermas dénonce la fonction idéologique de la technique dans la société moderne. Il existe un pouvoir des experts qui nous donne l'illusion que tous les problèmes peuvent être réglés techniquement. Cela a pour conséquence d'éliminer le débat politique. Il n'y aurait pas à délibérer, car une seule solution serait possible. On note que des mouvements actuels, comme Nuit debout, s'insurgent contre cette réduction de la vie publique et raniment la nécessité d'envisager des changements dans notre façon de vivre

## **CONCLUSION :**

La technique est née dans un rapport difficile de l'homme à la nature. Il est exact de dire qu'elle vise à nous procurer une maîtrise de notre milieu et elle peut être un facteur décisif dans l'amélioration de notre qualité de vie. Notre réflexion nous amène cependant à constater que la technique ne peut tout maîtriser et doit être consciente de ses limites. Elle peut favoriser le bien-être comme le détruire. Elle doit limiter sa maîtrise à ce qui est utile mais cela ne peut se faire sans un cadre juridique et une volonté politique, comme le montrent les débats sur le développement durable.

**Sujet 4 :** FREUD, Le poète et l'activité de fantaisie (1907)

## **A – Éléments d'analyse**

1. Lorsque Freud évoque le travail du poète, il tente de le valoriser. L'inspiration créatrice du poète devrait se développer dès l'enfance et se maintenir. Lorsque Freud dit « en tout homme se cache un poète », il écrit l'existence d'une partie créatrice en tout individu. L'utilisation du verbe « cacher » souligne sa croyance dans la vie inconsciente de l'homme. Chaque individu possède en lui les germes de la création

qu'il ne faut pas bannir mais conserver, maintenir et développer. Contrairement à la croyance traditionnelle de l'artiste, individu original, ayant une contemplation autre du monde que la plupart des autres individus, Freud insiste sur l'idée que chacun a le potentiel de créer, d'activer son imaginaire et ne pas le dissimuler sous les carcans de la société. L'artiste n'est pas un individu ici unique mais est une possibilité de création universelle, inconsciente de l'homme.

2. Ainsi, Freud compare l'activité du poète au jeu de l'enfant. L'enfant a la faculté de s'immerger, de s'engager dans son imaginaire ; il sait se calfeutrer dans un monde autre. Cela ne l'empêche cependant pas de différencier la réalité de la fiction. Il travaille par là sa vision du monde selon ses propres capacités non étouffées par la société. Freud écrit une vision romantique de l'enfance et la considère comme une époque inspirée, éclairée. Le poète, quant à lui, s'inspire du monde qu'il aperçoit pour créer le sien. Ainsi ces deux activités se lient et se ressemblent. Cet investissement de l'enfant implique un engagement et une croyance puissante dans cette nouvelle configuration du monde : un monde qui est le reflet de sa volonté.

3. Pour Freud, un poète crée un monde qui entre en conflit avec la réalité établie selon la religion et la science. Un poète doit se détacher de la réalité s'il veut créer quelque chose qui reflète des parties inconnues de l'esprit humain. Se concentrer sur ses idées et ses ressentis intérieurs est le propre de l'artiste, pour ensuite l'offrir aux autres. Il s'agit donc bien de s'éloigner de la réalité pour y créer une meilleure fiction.

## **B - Éléments d'analyse**

1. Freud tente de répondre à la question suivante : L'activité créatrice du poète aurait-elle une implication dans la configuration du monde ?

2. Dans un premier temps, Freud souligne le caractère métaphorique de l'activité créatrice du poète dont la contradiction rend compte d'une structure du monde qui permet de lier l'espace du sujet à l'essence humaine. Il nous représente une image de l'homme comme créateur de son propre monde et engagé dans sa création à travers l'activité poétique. Il crée ensuite un parallélisme cet élan créateur et l'enfance. Le noyau de ce parallélisme est l'activité du jeu et l'activité créatrice poétique.

3. Freud manifeste un intérêt particulier pour nous expliquer où la constitution du monde trouve son origine et quel est le rôle de l'individu dans ce processus.

## **C – Commentaire**

1. La réalité présuppose dans son origine une constitution liée à des concepts qui parlent d'entités déjà établies avec une prétention d'universalité. Le jeu, quant à lui, est une condition de possibilité pour briser l'ordre universel de ce pré-établissement de la réalité. L'enfant par exemple, prend son jeu au sérieux, comme un fort engagement ; de la même manière, le poète prend au sérieux son propre monde.

2. Le travail de l'artiste a comme sens l'implication de l'individu avec ses propres rêveries, ses propres règles ; c'est-à-dire une vision du monde matérialisée à travers un acte de création. Le rapport entre l'artiste et son ouvrage porte sur des implications transcendantales au-delà de la relation vulgaire qui existe entre le sujet et l'objet. L'implication de l'artiste avec son œuvre rend manifeste non seulement la technique, mais aussi un rapport transcendantal permettant la re-signification de sa propre vision du monde.